

LE JOUR, 1950
11 OCTOBRE 1950

PROPOS PERDUS

Tout est riant au soleil dans cet octobre très doux ; et cependant nous voici plus porté vers un ciel gris, vers le crépuscule du soir. L'homme a ses penchants et ses désirs qu'il faut satisfaire quand l'appel vient de l'âme dans ses régions les plus hautes.

Ce n'est pas une faiblesse, ce n'est pas une tristesse de fuir quelquefois le soleil. Il arrive que nous soyons rassasiés de sa plénitude et qu'un peu d'ombre nous soit secourable. Il arrive qu'ayant de la lumière plein le cœur, nous désirions quelque chose de moins violent que ce brasier. Du fond de notre être, dans les feux du jour, monte parfois l'appel passionné du silence nocturne.

Le soleil au Zénith ne signifie pas toujours un besoin de lumière. Le foyer le plus chaud n'est pas dans l'astre éblouissant qui fait le solstice et l'équinoxe ; c'est celui, au fond de nous-mêmes, qui s'alimente des battements précipités de notre cœur. Aussi, pouvons-nous parfois, mieux qu'au soleil, laisser brûler notre âme dans l'ombre.

Au fond de tels mouvements de l'esprit, que nous le sachions ou que notre conscience l'ignore, il y a toujours un grand amour : celui du rêve, celui des êtres auxquels nous sommes attachés comme l'écorce enveloppe l'arbre et l'étreint, celui de l'infini enfin.

Car nous avons beau ergoter et nous dissimuler la puissance du réel : il n'est pas de vie d'homme qui compte, si l'infini ne l'habite ; et quand l'infini se présente à nous dans ses vêtements du soir, il faut l'accueillir comme la lumière dans son essence, comme la source même de la beauté et de l'amour.